

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

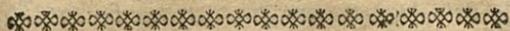
Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre LVII. Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1794



L E T T R E L V I I .

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

Samedi, 25 de Mars.

Cette lettre ne sera qu'une suite de ma dernière, de la même datte, & je vous l'écris par ordre exprès. Vous avez vû, dans la précédente, l'opinion de ma mere sur le mérite que vous pourriez vous faire, en obligeant vos amis contre votre propre inclination. Notre conférence là-dessus est venue à l'occasion de l'entretien que nous avons eu avec Sir Harry *Downeton*; & ma mere la croit si importante, qu'elle m'ordonne de vous en écrire le détail. J'obéis d'autant plus volontiers, que j'étois embarrassée, dans ma dernière, à vous donner un conseil; & que non-seulement, vous aurez ici le sentiment de ma mere, mais peut-être dans le sien celui du public, s'il n'étoit informé que de ce qu'elle fait, c'est-à-dire, s'il ne l'étoit pas aussi bien que moi.

Ma mere raisonne d'une manière très peu avantageuse pour toutes les personnes de notre sexe qui se hâtent trop de chercher leur bonheur, en épousant un homme de leur choix.



Je ne fais comment j'aurois pris ses raisonnemens, si je ne savois qu'ils se rapportent toujours à sa fille, qui, d'un autre côté, ne connoit présentement aucun homme qu'elle honore de la moindre préférence sur un autre, & qui n'estime pas la valeur d'un dénier celui dont sa mere a la plus haute idée.

A quoi se réduit donc, dit-elle, une affaire qui cause tant de mouvemens ? Est-ce une si grande démarche, dans une jeune personne, de renoncer à ses inclinations pour obliger ses amis ?

Fort bien, ma mere, ai-je répondu en moi-même ; vous pouvez faire à présent cette question : vous le pouvez à l'âge de quarante ans. Mais l'auriez-vous faite à dix-huit ? Voilà ce que je voudrois savoir.

Ou la jeune personne, a-t-elle continué, est prévenue d'une très-violente inclination qu'elle ne peut surmonter, (ce qu'une fille un peu délicate n'avouera jamais) ; ou son humeur est si opiniâtre, qu'elle n'est pas capable de céder ; ou, pour troisième alternative, elle a des parens qu'elles s'embarasse peu d'obliger.

Vous savez, ma chere, que ma mere raisonne quelquefois fort bien ; ou du moins, que ce n'est jamais la chaleur qui manque à ses

ses raisonnemens. Il nous arrive souvent de n'être pas d'accord ; & nous avons toutes deux si bonne opinion de notre sentiment, qu'il est fort rare, que l'une ait le bonheur de convaincre l'autre ; cas assez commun, je m'imagine, dans toutes les disputes un peu animées. J'ai *trop d'esprit*, me dit-elle ; en bon Anglois, *trop de vivacité*. Moi, je lui répons qu'elle est *trop sage* ; c'est-à-dire, dans la même langue, qu'elle n'est plus aussi jeune qu'elle l'a été ; ou, dans d'autres termes, qu'étant accoutumée au ton de mere, elle oublie qu'elle a été fille. De-là, nous passons d'un consentement mutuel à quelque autre sujet ; ce qui n'empêche pas que, sans y consentir, nous ne retombions une douzaine de fois sur celui que nous avons quitté. Ainsi le quittant & le reprenant, d'un air à demi-fâché, quoiqu'adouci par un sourire forcé, qui laisse du jour à nous raccommo-der, nous ne laissons pas, si l'heure du sommeil arrive, de nous aller coucher avec un peu d'humeur ; ou, si nous parlons, le silence de ma mere est rompu par quelques exclamations : ah ! Nancy ! Vous êtes si vive ! si emportée ! je voudrois bien, ma fille, que vous eussiez moins de ressemblance avec votre pere !



Je la paie de son reproche, en pensant que ma mere n'a aucune raison de désavouer la part qu'elle a eue à sa Nancy ; & si la chose va plus loin de son côté que je ne le désire, son cher Hickman n'a pas sujet de s'en louer le jour suivant.

Je fais que je suis une folle créature. Quand je n'en conviendrois pas, je suis sûre que vous le penseriez. Si je me suis un peu arrêtée à ces petits détails, c'est pour vous avertir que dans une occasion si importante, je ne vous ferai plus remarquer mes impertinences ni les petites chaleurs de ma mere, & que je veux me reduire à la partie froide & sérieuse de notre conversation.

„ Jetez les yeux, m'a-t-elle dit, sur les
 „ mariages de notre connoissance, qui pas-
 „ sent pour l'ouvrage de l'inclination, & qui,
 „ pour l'observer en passant, ne doivent peut-
 „ être ce nom, qu'à une passion née folle-
 „ ment ou par de purs hazards, & soutenue
 „ par un esprit de perversité & d'obstination :
 (ici, ma chere, nous avons eu un petit dé-
 bat que je vous épargne.) „ voiez s'ils vous
 „ paroissent plus heureux qu'une infinité
 „ d'autres, où le principal motif de l'enga-
 „ gement n'a été que la convenance, & la
 „ vue d'obliger une famille. La plupart vous
 „ paroissent-ils même aussi heureux ? Vous
 „ trou-

„trouvez que les deux motifs de la con-
 „venance & de la soumission produisent un
 „contentement durable, & capable assez
 „souvent d'augmenter par le tems & la ré-
 „flexion ; au-lieu que l'amour, qui n'a pour
 „motif que l'amour, est une passion oisive ;
 (oisive dans tous les sens, c'est ce que ma
 mere ne peut dire ; car l'amour est aussi
 actif qu'un singe, & aussi malicieux qu'un
 écolier) „c'est une ferveur, qui dure peu,
 „comme toutes les autres ; un arc trop ten-
 „du, qui reprend bientôt son état naturel.

„Comme il est fondé en général sur des
 „perfections purement idéales, que l'objet
 „ne se connoissoit pas lui-même avant qu'el-
 „les lui fussent attribuées, un, deux, ou
 „trois mois, remettent tout, de part &
 „d'autre, dans son véritable jour ; & cha-
 „cun des deux ouvrant les yeux, pense ju-
 „stement de l'autre ce que tout le monde
 „en pensoit auparavant.

„Les excellences imaginaires (c'est son
 „propre terme ; ne le trouvez-vous pas
 „assez remarquable?) ont eu le tems de s'é-
 „vanouir. Le naturel, & les vieilles habi-
 „tudes, qu'on n'a pas eu peu de peine à
 „suspendre ou à déguiser, reviennent dans
 „toute leur force. Le voile se leve & laisse
 „voir de chaque côté jusqu'aux moindres

„tâches. Enfin, l'on est fort heureux si l'on
 „ne tombe pas aussi bas dans l'opinion l'un
 „de l'autre, qu'on y avoit été comme exalté
 „par l'imagination. Alors, le couple pas-
 „sionné, qui ne connoissoit pas de bonheur
 „hors du plaisir mutuel de se voir, est si
 „éloigné de trouver dans un entretien illi-
 „mité cette variété sans fin, qui faisoit croire,
 „dans un autre tems, qu'on avoit toujours
 „quelque chose à se dire, ou qui faisoit re-
 „gretter, après s'être quittés, de n'avoir
 „pas dit mille choses qu'on croioit avoir
 „oubliées, que leur étude continuelle est de
 „chercher des amusemens hors d'eux-mêmes ;
 „& leur goût peut-être, a conclu ma sage
 „maman, (auriez-vous cru, ma chere, que
 „la sagesse fut si moderne ?) sera de choisir des
 „deux côtés ceux ou l'autre n'a point de part.

Je lui ai représenté, que si vous tom-
 biez dans la nécessité de faire quelque dé-
 marche hardie, il n'en faudroit accuser que
 l'indiscrette violence de vos proches. Je ne
 disconvenois pas, lui ai-je dit, que ses ré-
 flexions sur une infinité de mariages, dont
 le succès n'avoit pas répondu aux espéran-
 ces, ne fussent très-bien fondées : mais je
 l'ai priée de convenir, que si les enfans ne
 pésoient pas toujours les difficultés avec au-
 tant de sagesse qu'ils le devoient, trop sou-
 vent

vent aussi les parens n'avoient pas pour leur jeunesse, pour leurs inclinations & pour leur défaut d'expérience, tous les égards dont ils devoient reconnoître qu'ils avoient eu besoin au même âge.

Elle est tombée de-là sur le caractère moral de M. Lovelace, & sur la justice qu'elle trouve dans la haine de vos parens, pour un homme qui mene une vie si libre, & qui ne cherche pas à la défavouer. On lui a même entendu déclarer, m'a-t-elle dit, qu'il n'y a point de mal qu'il ne soit résolu de faire à notre féxe, pour se venger du mauvais traitement qu'il a reçu d'une femme, dans un tems où *il étoit trop jeune*, (je crois que c'étoit son expression) pour n'avoir pas aimé de bonne foi.

J'ai répondu en sa faveur, que j'avois entendu blamer généralement le procédé de cette femme; qu'il en avoit été si touché, que c'étoit à cette occasion qu'il avoit commencé ses voyages; & que pour la chasser de son cœur, il s'étoit jetté dans un train de vie, qu'il avoit l'ingénuité de condamner lui-même: que cependant il avoit traité d'imposture la menace qu'on lui attribuoit contre tout notre féxe: que j'en pouvois rendre témoignage, puisque lui aiant fait ce reproche devant vous, je l'avois entendu



protester qu'il n'étoit pas capable d'un ressentiment si injuste contre toutes les femmes, pour la perfidie d'une seule.

Vous vous en souvenez, ma chere ; & je n'ai pas oublié non plus l'aimable réflexion que vous fites sur sa réponse : „vous „n'aviez pas de peine, me dites-vous alors, „à croire son désaveu sincere ; parce qu'il „vous paroissoit impossible qu'un homme, „aussi touché qu'il parût l'être de l'imputation de fausseté, fût capable d'en commettre une.

J'ai fait observer particulièrement à ma mere, que les mœurs de M. Lovelace n'avoient pas fait un sujet d'objection lorsqu'il s'étoit présenté pour Miss Arabelle ; qu'on s'étoit reposé alors sur la noblesse de son sang, sur ses qualités & ses lumières extraordinaires, qui ne permettoient pas de douter qu'une femme vertueuse & prudente ne le fit rentrer en lui-même. J'ai même ajouté, au risque de vous déplaire, que si votre famille étoit composée d'assez honnêtes gens, suivant les idées communes ; on ne leur attribuoit pas, à l'exception de vous, une délicatesse extrême sur la religion : qu'il leur convenoit peu, par conséquent, de reprocher aux autres les défauts de cette nature. Et quel homme ont-ils choisi, ai-je

je dit encore, pour le décrier à ce titre ? L'homme d'Angleterre le plus estimé pour son esprit & ses talens, & le plus distingué, par ses qualités naturelles & acquises, quelque reproche qu'on entreprenne de faire à ses mœurs ; comme s'ils avoient assez de pouvoir & d'autorité pour se croire en droit de ne consulter que leur haine ou leur caprice ?

Ma mere est revenue à conclure qu'il y en auroit plus de mérite dans votre obéissance. Elle a prétendu que parmi ces hommes, si distingués par leur esprit & leur figure, on n'a presque jamais trouvé un bon mari, parce qu'ordinairement ils sont si remplis de leur mérite, qu'ils croient une femme obligée de prendre d'eux l'opinion qu'ils en ont eux-mêmes. Il n'y avoit ici rien à craindre de cette considération, lui ai-je dit, parce que du côté de l'esprit & du corps, la femme auroit toujours de l'avantage sur l'homme ; quoique de l'aveu de tout le monde, il en eût beaucoup lui-même sur son propre sexe.

Elle ne peut souffrir que je loue d'autres hommes que son cher Hickman ; sans considérer qu'elle attire sur lui un degré de mépris qu'il pourroit éviter, si, par cette affection à lui attribuer un mérite qu'il n'a pas, elle ne diminueoit pas celui qu'il a réellement,
mais

mais qui perd beaucoup dans certaines comparaisons. Ici, par exemple, quelle aveugle partialité ! elle m'a soutenu, qu'à la réserve des traits & du teint, qui ne sont pas si agréables dans M. Hickman, & de l'air, qu'il à moins libre & moins hardi, qualités, dit-elle, qui doivent peu toucher une femme modeste, il vaut M. Lovelace à toutes les heures du jour.

Pour abréger une comparaison si choquante, je lui ai dit, que si vous aviez été libre & traitée avec moins de rigueur, j'étois persuadée que vous n'auriez jamais eu de vûes contraires à celles de votre famille. Elle a cru pouvoir me prendre sur les termes : je l'en trouve moins excusable, m'a-t-elle dit, car il y a donc ici plus d'opiniâtreté que d'amour.

Ce n'est pas non-plus ma pensée, lui ai-je répondu. Je fais que Mis Clarisse Harlove préféreroit M. Lovelace à tout autre homme, si ses mœurs...

Si ! a-t-elle interrompu : ce *Si*, comprend tout. Mais croiez-vous qu'elle aime réellement M. Lovelace ?

Que falloit-il répondre, ma chere ? Je ne veux pas vous dire quelle a été ma réponse : mais si j'en avois fait une autre, quelqu'un m'en auroit-il crû ? D'ailleurs, je suis

fuis sûre que vous l'aimez. Pardon, ma chere: cependant songez que n'en pas venir, c'est reconnoître que vous ne le devez pas.

Au fond, ai-je repris, il mérite le cœur d'une femme; si... aurois-je répété volontiers: mais les parens, Madame....

Ses parens, Nancy.... (vous savez, ma chere, que malgré le reproche que ma mere fait à la fille d'être trop vive, elle ne cesse pas elle-même d'interrompre.)

Peuvent prendre de fausses mesures, n'ai-je pas laissé de continuer....

Ne peuvent avoir tort, & ont raison j'en suis sûre, a-t-elle dit de son côté.

Par lesquelles, ai-je repris, ils engageront peut-être une jeune personne dans quelque démarche téméraire, dont elle n'auroit jamais été capable.

Mais si vous avouez qu'elle seroit téméraire, cette démarche, a répliqué ma mere, doit-elle y penser? Une fille prudente ne prendra jamais droit des fautes de ses parens pour en commettre une. Le public, qui blameroit les parens, n'en trouveroit pas la fille plus justifiée. La jeunesse & le défaut d'expérience, qu'on pourroit alleguer en sa faveur, ne serviroient tout au plus qu'à diminuer la tâche. Mais une jeune personne
aussi

aussi admirable que Miss Clarisse-Harlove, dont la prudence est si supérieure à son âge, se mettra-t-elle dans le cas d'employer une si foible ressource ?

Au reste, Nancy, je suis bien aisé qu'elle n'ignore pas ce que je pense. Je vous charge même de lui représenter, que quelque aversion quelle ait pour l'un, & quelque goût quelle puisse avoir pour l'autre, on attend d'une jeune fille, dont la générosité & la grandeur d'âme sont si connues, qu'elle se fasse violence, lorsqu'elle n'a point d'autre voie pour obliger toute sa famille. Il est question de dix ou douze personnes, qui sont ce qu'elle a de plus proche & de plus cher au monde, à la tête desquelles, il faut qu'elle compte un pere & une mere, dont elle n'a jamais éprouvé que de l'indulgence. De son côté, ce n'est peut-être qu'un caprice d'âge ou d'humeur ; mais des parens voient plus loin, & le caprice d'une fille ne doit-il pas être soumis au jugement de ses parens ?

Comptez, ma chere amie, que je ne suis pas demeurée en arriere sur l'article de ce *jugement*. J'ai dit tout ce que vous m'aurez pû dicter vous-même, & tout ce qui convient à une situation aussi extraordinaire que la vôtre. Ma mere en a si bien senti la force,

force, qu'en m'ordonnant de vous communiquer ses idées, elle m'a défendu d'y joindre mes réponses; de peur, m'a-t-elle dit, que dans un cas si critique, elle ne vous engageassent à prendre quelques mesures dont nous pourrions nous repentir toutes deux; moi pour vous les avoir inspirées, & vous pour les avoir suivies.

Voilà, ma chere, ce que je vous représente d'autant plus volontiers de la part de ma mere, que de moi-même, je ne me trouve point capable de vous donner un bon conseil. Vous connoissez votre propre cœur; c'est-là qu'il faut chercher des lumières & des réglés.

Robert me promet de porter cette lettre de très-bonne heure, afin que vous la puissiez trouver au dépôt, dans votre promenade du matin.

Que le Ciel vous éclaire! Qu'il vous guide! c'est la prière continuelle de votre tendre & fidelle amie,

ANNE HOWE.



LET.